

« Ici »

Séverine Viret

« Ici » se propose de raconter quelques histoires de la vie quotidienne. Cette suite de récits s'articule en chapitres, chacun portant le nom d'un personnage. Chercher ce dernier serait cependant une erreur, car s'il semble présent, il est physiquement et verbalement absent. En effet, dans le chapitre qui lui est consacré, il n'a pas droit à la parole. Ce sont les autres qui parlent de lui, pour lui. Dans un autre récit, au détour d'un autre dialogue, il pourra s'exprimer, peut-être même se défendre, se justifier, donner sa version des événements.

Ces récits sont conçus comme des chroniques qui, en se croisant et en se confrontant, vont peu à peu permettre au lecteur de reconstituer un ensemble de faits, d'événements grands et petits. La trame fictive qui s'élabore au fil des chapitres n'est pas linéaire. Il s'agit au contraire d'une tentative de rendre compte de la complexité d'un monde de manière plurielle. Cela est, nous le pensons, particulièrement manifeste à travers les personnages, ceux-ci étant abordés sous des angles variés, des points de vue subjectifs, voire des avis contradictoires. Nous présentons ici le premier chapitre.

S. V.

Chapitre premier: Berthe Cédelle Nottier

– On croirait voir un tableau de Madame Cédelle!

André Desorts qui travaillait à redonner bonne figure au massif de la place du Marché releva la tête et souleva son grand chapeau pour identifier l'auteur de ces paroles.

– Monsieur Heger, bonjour, répondit-il. Dois-je le prendre pour un compliment?

– En douteriez-vous?

André Desorts pensa qu'avec Jacques Heger, on n'est jamais sûr de rien. Son ton étant souvent ironique, il est difficile de savoir s'il se moque ou s'il est sérieux. Il préféra cependant s'abstenir de tout commentaire.

– Avez-vous vu son exposition? poursuivit Jacques Heger.

– Oui. J'y suis allé hier.

– Moi, j'étais au vernissage samedi dernier. Il faut soutenir les artistes locaux, même âgés! Avez-vous remarqué le tableau dans la troisième salle, à droite de la porte d'entrée? On dirait que c'est vous! D'ailleurs, il s'intitule «le jardinier».

– D'abord, je ne suis pas le seul jardinier sur terre, et ensuite le tableau s'appelle «un» jardinier et non pas «le» jardinier.

– Oui, bon, on ne va pas chipoter sur un déterminant. De toute façon, je ne connais pas beaucoup de jardiniers qui portent un grand chapeau comme vous.

– Détrompez-vous, rétorqua André Desorts qui doutait cependant que Jacques Heger, banquier de son état, connaisse un grand nombre de jardiniers.

– Je vous dis qu'elle vous a immortalisé mon cher! Tout le monde n'a pas cette chance. Vous devez absolument acheter ce tableau. Il n'est même pas cher.

– La question n'est pas là! Je n'imagine pas suspendre mon portrait dans mon salon.

– Moi, je vais faire acheter un tableau par la banque, poursuivit Jacques Heger, qui a eu l'idée d'utiliser une de ces peintures pour illustrer sa carte de vœux, pensant que la vieille dame serait certainement flattée et voterait donc pour lui aux prochaines élections. Il est ravi de sa trouvaille.

– Elle peint de très jolies choses, déclara-t-il. J'aime beaucoup

ses tableaux de fleurs. Que pensez-vous de ses fleurs, vous qui êtes du métier ?

– Je les trouve très «vivantes», si j’ose me permettre l’expression.

– Oui, c’est le mot, conclut Jacques Heger avant de s’éloigner en direction de la banque.

André aurait pu préciser que Madame Cédelle avait une manière très personnelle de peindre les fleurs. On croirait presque en sentir l’odeur. Le tableau représentant un tapis de narcisses lui plaît particulièrement. Et comme ce petit format ne coûte que cinq cents francs, ça rentre dans ses moyens. Il aime particulièrement cette masse blanc crème, lumineuse sur le fond vert tendre du printemps. André voit déjà où il va l’accrocher, à gauche, dans l’entrée. Comme ça il se reflétera dans le miroir et André aura l’impression d’être accueilli par une allée de narcisses quand il rentre à la maison. De plus, il aura un souvenir de cette dame qui, comme lui, semble beaucoup aimer les fleurs. S’il achète un tableau, ce sera celui-là, plutôt que son prétendu portrait. Heger a parfois des idées étranges !

André finit de repiquer les nouvelles roses d’Inde et comme il en restait quelques caissettes qu’il ne voulait pas abandonner, il opta pour le long bac devant la gare, là où il y a déjà des lobélies. Bleu et jaune, ça va très bien ensemble. Il consulta sa montre et calcula qu’il n’avait pas le temps de faire ce travail avant l’arrivée du prochain bus. Il n’aime pas travailler quand il y a un grand va-et-vient de voyageurs.

Songeant qu’il n’avait pas encore pris sa pause de neuf heures, il décida d’aller boire un café à la gare. Il chargea ses outils dans la benne du petit camion, balaya le sol autour du massif de la fontaine, ramassa le terreau restant qu’il vida dans le bidon à moitié rempli de terre végétale. Puis il prit le tuyau branché au réservoir d’eau du véhicule et arrosa les plantules qu’il venait de repiquer. Pour que tout soit bien propre, il termina par un grand coup de jet autour des pavés bordant la terre.

– Voilà mes mignonnes, conclut-il, à vous de jouer maintenant. Je passerai ce soir voir comment vous avez supporté votre nouveau cadre de vie.

André avait toujours peur pour ses protégées. Soit que des jeunes un peu saouls les saccagent en sortant du pub, soit que des

voleurs viennent se servir pendant la nuit. Cela était déjà arrivé et il en avait été outré. Avec le temps cependant, il était devenu fataliste, se rendant bien compte qu'il ne pouvait pas dormir au pied de ses massifs. Il descendit l'avenue des Alpes et tourna à droite, après le monument aux morts du Petit Musée. Il était toujours fleuri de roses. Les responsables ne voulaient rien d'autre.

À la gare, André parqua le petit camion orange dans la ruelle à côté du café, à l'ombre, pour que les plantons en attente ne soient pas brûlés par le soleil.

– Tiens, voilà notre jardinier! lança une voix féminine et riante.

Maryline Baloche, la plus jeune des deux serveuses, était en train de balayer les tiges et les feuilles des marguerites qu'elle avait recoupées avant de les disposer dans des vases.

– Vous, vous aimez les fleurs, déclara André Desorts en montant les quelques marches du perron.

– Ça se voit vraiment? demanda Maryline Baloche.

– Vous auriez dû apprendre fleuriste!

– Je n'y ai jamais pensé.

– C'est bien dommage. Vous avez un don réel pour composer des bouquets. Et souvent avec trois fois rien.

– Café?

– Espresso, s'il vous plaît. Sans crème, mais avec deux sucres.

Maryline Baloche passa derrière le comptoir et mit la machine en route. En la suivant du regard, André Desorts aperçut l'affiche punaisée contre le comptoir.

– Vous qui aimez les fleurs, êtes-vous allée à cette exposition? demanda-t-il à Maryline Baloche au moment où elle posait la tasse devant lui.

– Non, la peinture, ce n'est pas mon truc. Et puis j'aime mieux les photos parce qu'on sait que c'est vrai.

– Encore que l'on peut truquer les photos. Avec les ordinateurs, on fait tout ce qu'on veut aujourd'hui.

– En fait, ce que je préfère, c'est le cinéma. Au moins ça bouge. Et puis les sapins sous la neige, comme là, sur l'affiche, ça ne me parle pas vraiment.

– Mais elle a aussi fait quelques tableaux de fleurs, insista André Desorts.

– Que voulez-vous, rétorqua Maryline Baloche, je préfère les vraies fleurs. Au moins on peut les toucher, les sentir. Je vais vous confier un secret, dit-elle plus bas. Il ne faut pas le répéter, hein! Je vous le dis parce que vous, vous pouvez peut-être comprendre. Eh bien moi, je parle aux fleurs.

– Ne vous inquiétez pas, moi aussi. Mais dans mon cas, tout le monde le sait, ce qui fait que certains me croient un peu fou! Madame Cédelle parle peut-être aussi aux plantes quand elle peint. Vous l’imaginez, debout, le pinceau à la main, un vase posé sur la table devant elle, intimant aux fleurs de ne pas bouger, de prendre la pose et d’arrêter de papoter!

– Là, vous vous moquez un peu! Vu son âge, ce n’est pas très gentil. Et puis, on ne sera peut-être pas aussi en forme qu’elle quand on sera vieux. On voit qu’elle prend soin d’elle. Et toujours avec son magnifique foulard.

En effet, songea André, celui-ci est presque aussi célèbre que sa propriétaire. Inséparables l’un de l’autre. Ainsi quand on parle de Berthe, il y a toujours un moment où il est question de son foulard. C’est une sorte de signe distinctif.

– C’est vrai qu’elle a de l’allure, approuva André Desorts, grande, mince, toujours très droite. Même la mort de son mari ne semble pas avoir réussi à la voûter. Elle ne doit pas être du genre à se laisser aller.

Pourtant la mort de Félix Cédelle avait lourdement éprouvé sa femme. Ils formaient un couple solide, s’appuyant l’un sur l’autre en cas de coup dur, toujours amoureux, malgré les nombreuses années passées ensemble. Ils représentaient même un modèle pour Olivier Forquet, le jeune paysan qui avait repris l’exploitation de leur domaine et qui les connaissait bien, car il allait régulièrement chez eux pour payer le fermage. Il aurait pu faire un versement bancaire ou postal, mais il aimait bien les voir, parler un moment avec eux, les écouter raconter leur vie, leur jeunesse.

– Je sais, je suis en retard, dit-il à sa jeune épouse, Barbara. Je suis passé payer la location à Berthe avec qui j’ai bu l’apéro. Ça fait partie des petites habitudes qui restent du temps de Félix.

– Mais je ne te reproche rien! rétorqua-t-elle. La soupe peut attendre. Comment va-t-elle?

– Ça commence à donner le tour. Mais elle est encore assez fragile. Elle n'en a pas l'air comme ça, quand on la voit. Mais je crois que c'est dur de se retrouver toute seule, surtout le soir. Elle dit qu'elle n'arrive pas à s'habituer à dormir seule.

– Personne qui te ronfle dans les oreilles, quel bonheur!

– Ça va!

– Je plaisantais! Je veux bien croire que ça laisse un grand vide, après soixante ans de vie commune. Et en plus dans un endroit aussi perdu que Risalpe.

– Elle n'est pas complètement isolée, il y a quand même quelques maisons. Et maintenant, elle accepte d'aller en voiture avec sa voisine quand celle-ci emmène ses enfants à l'école. Mais seulement l'hiver quand c'est gelé. Sinon, elle va toujours à pied jusqu'à Sanrouble.

– Ces vieux quand même, quelle tête!

– Ils sont comme ça les gens de la montagne. Ils n'ont pas eu la vie facile, alors forcément, ça forme le caractère. Elle prétend que c'est sa gymnastique et que ça la maintient en forme.

– Elle veut peut-être rester indépendante.

– Oui, mais ça va plus loin que ça. C'est comme une sorte de force qui la porte et la pousse. D'ailleurs je ne l'ai jamais entendue se plaindre, pas même quand elle est malade. Je l'ai vue une fois qu'elle avait de la fièvre. Elle tremblait et ses yeux étaient tout vitreux. Je lui ai suggéré de se mettre au lit et de rester au chaud. Sais-tu ce qu'elle m'a répondu? Que ce sont les paresseux qui se couchent la journée. Qu'est-ce que tu veux dire à ça?

– Rien! Ou plutôt que ce n'est pas avec des gens comme elle que les médecins font des affaires!

– La doctoresse Mège a quand même réussi à la convaincre de faire un contrôle de temps en temps.

Quand Marie Mège s'était installée au village, Félix Cédelle venait d'avoir été opéré de la prostate et avait été un de ses premiers patients. Elle avait suivi sa convalescence, à l'hôpital d'abord, puis à la maison, car elle aimait rendre visite à ses malades et découvrir leur cadre de vie. Quelques années plus tard, quand la santé de Félix se dégradait subitement et qu'il fallut à nouveau l'hospitaliser, Marie les connaissait suffisamment pour juger que Berthe serait la meilleure infirmière

possible pour Félix et qu'elle ferait mieux son deuil si elle pouvait accompagner le mourant. C'est pourquoi, sachant qu'il n'y avait plus rien à faire, elle avait autorisé son retour à la maison, à condition d'être immédiatement avertie du décès. Berthe devait l'appeler, quelle que soit l'heure, même au milieu de la nuit. Ce ne fut pas le cas, puisque Félix s'endormit un après-midi et ne se réveilla pas de la sieste. Marie arriva peu après pour constater officiellement la mort. Une fois les formalités accomplies, elle proposa de tenir compagnie à Berthe en attendant l'arrivée des enfants. Elles s'étaient rendues toutes deux dans la cuisine, s'étaient assises autour de la table rouge et avaient bu du thé à la cannelle. Berthe avait alors raconté à Marie comment sa fille Emilie avait perdu son mari huit ans auparavant. Ça leur avait fait un coup. C'était comme s'ils avaient perdu leur propre enfant. Le cancer est vraiment une sale maladie, car elle fait mourir les jeunes avant les vieux. Ce n'est pas dans l'ordre des choses. Marie l'avait laissée parler, se contentant de hocher la tête de temps à autre.

Les enfants étaient arrivés vers dix-huit heures. Sachant Berthe bien entourée, Marie s'était éclipsée pour les laisser vivre ces moments de deuil en famille. La jeune génération devait passer dans la soirée. Samantha était enceinte d'un mois. Marie le savait, car c'est elle qui avait fait le test de grossesse. Elle comptait beaucoup sur ce bébé à venir pour aider Berthe à surmonter son chagrin. Une naissance, cela redonne un peu de courage pour continuer un bout de route.

– Est-ce que je t'ai dit que madame Cédelle est devenue arrière-grand-mère? demanda Marie Mège à Rodolphe Triolet, son compagnon.

– Qui ça?

– Madame Cédelle, tu sais, la femme de Félix Cédelle, ce monsieur qui est mort à la maison il y a quelques mois.

– J'ai bien vu qu'il y avait un faire-part de naissance, mais il concerne un monsieur et une madame Dayan.

– Parce que madame Dayan est la fille de Gil Cédelle, le fils de Berthe et Félix Cédelle. Ils ont aussi une fille, Emil, qui est la mère d'Elisabeth Barraquin, la femme de Marcel Tourranchet. Tu as d'ailleurs fait une radio du poignet de son fils l'autre jour. Tu sais, un des deux jeunes qui se sont battus au café de la Gare.

– J'ai vraiment du mal à suivre.

- Bon, je recommence autrement. Tu vois qui est Dayan, le policier?
- Oui.
- Il a cinq enfants.
- Tant que ça?
- Oui. Et son fils aîné qui, si je ne me trompe pas s'appelle Johan, s'est marié avec une jeune femme...
- Ah, ça c'est bien!
- ... prénommée Sam Cédelle.
- Sam? Mais c'est un nom de garçon!
- Non, c'est l'abréviation de Samantha.
- Comment sais-tu toutes ces choses toi?
- Berthe Cédelle me raconte sa vie chaque fois que je la vois. Alors à force, ça finit par rentrer! Donc le bébé est son arrière-petite-fille.
- Comment sais-tu que c'est une fille?
- C'est marqué sur le faire-part: Frédérique.
- Mais c'est aussi un prénom de garçon.
- Décidément, soit tu ne veux pas comprendre, soit tu ne sais pas lire. C'est un bébé de sexe féminin. C'est écrit: gna, gna, gna ont la grande joie de faire-part de la naissance de leur FILLE, Frédérique.
- Si en plus, comme semble le vouloir la tradition familiale, ils l'appellent Fred, ce bébé va au-devant de graves problèmes psychologiques. Ou alors c'est un hermaphrodite. Dans tous les cas il s'agit d'un futur cas de pathologie grave: dédoublement de la personnalité pouvant conduire à une schizophrénie dangereuse. Je te dis, on le retrouvera au tribunal. Et conduit par qui? Par son gendarme de grand-père, si j'ai bien compris. Pauvre petit être, sa vie est déjà toute tracée. Et à cause de qui, hein?
- ?
- À cause de ses grands-parents maternels qui ont commencé par appeler leurs enfants Gil et Emil. Si ta madame Berthe avait pris la peine de réfléchir, ne serait-ce qu'une seule seconde, elle aurait entrevu le terrible destin auquel elle condamnait sa progéniture. Et pour éviter qu'une telle fatalité s'abatte sur sa descendance, elle aurait dû prénommer ses enfants autrement. Et dire que son mari l'a laissée faire!
- Pendant que tu reprends ton souffle, permets-moi de te

faire remarquer que Gil et Emil s'en sortent très bien dans la vie, qu'ils travaillent tous deux et qu'on ne les a jamais vus au tribunal. Idem pour leurs enfants. Et puisque j'ai la parole, j'en profite pour te communiquer mon diagnostic : tu es complètement fou ! Ou alors, tu as raté ta vocation. Tu aurais dû écrire des romans au lieu de faire de la radiologie.

L'avenir dira quel sera le destin de Fred. Mais pour l'heure on imagine que Berthe dut se réjouir de cette naissance, tout comme les Dayan qui devenaient ainsi grands-parents. Un tel événement compte dans la vie d'une famille.

Ce jour-là, Sébastien Dayan avait congé. Il ne pouvait donc pas occuper son esprit par le travail et faisait les cent pas dans la cuisine de leur ferme, à Tillevalet.

– Allez, viens manger au lieu de tourner comme un lion en cage !

– Ça m'inquiète qu'ils n'aient pas encore donné de nouvelles.

– Mais enfin, protesta sa femme, il y a à peine deux heures qu'ils sont partis à la maternité. Et on sait bien que ça prend plus de temps pour le premier que pour les suivants.

– J'espère que tout se passera bien.

– Ne t'inquiète donc tant ! Pense plutôt à tout ce que nous devons encore préparer pour l'anniversaire de Berthe. Il ne faudrait quand même pas oublier que c'est un grand jour pour elle. Huitante ans, ce n'est pas rien !

– Ce serait vraiment un beau cadeau si le bébé naissait aujourd'hui !

Sébastien imagine déjà les prochains anniversaires. Le petit soufflant sa première bougie, assis sur les genoux de son arrière-grand-mère. Berthe rayonnante de tenir ce petit être déjà bien réveillé. Ça fera de belles photos.

– Bon arrête de rêvasser, le bouscula gentiment Thérèse. Veux-tu bien monter les tables dans la grange ? Le menuisier Godel a apporté les plateaux et les chevalets hier soir. Et même des nappes que sa femme a cousues ! Ensuite, il faudra transporter les couverts et les verres. Ça t'occupera !

Sébastien sourit de cet excès d'autorité et obtempéra. Il voyait bien qu'elle aussi était nerveuse bien qu'elle essayât de le cacher. Elle

trompait l'attente par une activité inhabituelle. Il en eut la preuve lorsque le téléphone sonna. N'ayant entendu que deux sonneries, il comprit que Thérèse s'était précipitée pour répondre. Ça y est, se dit-il, incapable de bouger de la grange, la gorge nouée, les yeux légèrement embués. Elle raccrocha, il entendit son pas résonner sur le carrelage, puis traverser la cour. Le sourire de Thérèse apparut dans l'encadrement de la porte et elle remarqua que des larmes coulaient sur ses joues. Ils se serrèrent dans les bras l'un de l'autre.

– C'est une fille, souffla Thérèse, Frédérique.

– C'est merveilleux, parvint enfin à articuler Sébastien.

– Bon, déclara Thérèse au bout d'un moment. Il va falloir changer quelque peu le programme. On pourrait prendre l'apéro à l'hôpital pour y fêter la naissance de cette petite. J'essaierai de joindre les autres tout à l'heure.

– Écoute, le téléphone sonne de nouveau.

– J'y vais. Allez, continue la table. Et ne te trompe pas dans les couverts, ajouta-t-elle avec un regard malicieux.

Sébastien sourit encore. Il se sentait flotter. Tout en prenant les verres sur le plateau, il se mit à chanter. Pour un peu, il aurait dansé autour de la table, s'il n'avait craint de casser les verres en cristal auxquels Thérèse tenait beaucoup et qu'elle ne sortait que dans les grandes occasions. Et ce jour-là, il y avait non pas un, mais deux événements à célébrer.

Un bruit de moteur interrompit ses réflexions et il sortit dans la cour pour voir qui arrivait. C'étaient Elisabeth Barraquin et Marcel Tourranchet.

– Bonjour! leur lança Sébastien en s'avançant. Alors, ça va? Avec toutes ces émotions!

– C'est formidable! renchérit Elisabeth qui avait pourtant les traits tirés. Et pour grand-maman, c'est tout simplement extraordinaire!

– En fait, on est passé pour voir si vous aviez besoin d'un coup de main, déclara Marcel qui était, lui aussi, visiblement ému.

– Je n'ai plus qu'à mettre les chaises. Quant à Thérèse, je ne sais pas exactement où elle en est dans sa cuisine.

– Je vais voir si je peux lui donner un coup de main, dit Elisabeth en sortant un grand saladier du coffre.

– Vous avez bien travaillé ! s'exclama Sébastien.

– Elisabeth est LA spécialiste de la salade de fruits, précisa Marcel. Allons, laissons les femmes papoter. Je vais vous aider à transporter les chaises.

– Que non, lança Thérèse en arrivant d'un pas rapide pour les saluer, tout est prêt. Venez dans la cuisine pour discuter de la suite du programme. On mettra les chaises au dernier moment.

Marcel se dit que Thérèse allait encore tout organiser, comme à son habitude. Mais vu les circonstances, il s'abstint de tout commentaire par peur de passer pour un rustre. Elisabeth lui avait lancé un regard significatif.

– Sébastien et moi avons pensé que tout le monde pourrait se retrouver à l'hôpital avant le dîner, déclara Thérèse sur un ton qui n'engageait pas à la contredire. J'imagine que Berthe voudra faire la connaissance de son arrière-petite-fille. Quelle semaine pour elle, son expo, ce bébé.

Marcel Tourranchet se réjouissait que cette expo soit bientôt finie. Dans la famille, on en parlait depuis des lustres ! Déjà du temps de Félix, quand Elisabeth et lui allaient leur rendre visite. C'étaient pourtant de bons moments. Ils racontaient comment ils s'étaient connus. À l'époque, Berthe habitait à Tillevalet et Félix à Risalpe. Pour voir sa fiancée, une fois par semaine le samedi soir, Félix n'avait pas d'autre choix que de faire le trajet à pied. Cela faisait une trotte, trois bonnes heures aller et retour et en passant par le Mont. Ah l'amour ! Une fois mariés, ils avaient emménagé au collège de Sanrouble, dans le trois pièces réservé à l'instituteur. Puis il y avait eu la guerre dont ils n'avaient pas trop souffert, grâce à leurs parents qui étaient paysans. Ceux-ci les approvisionnaient en légumes frais. La variété se limitait à des pommes de terre, des carottes, des choux, des topinambours, mais ils avaient au moins toujours mangé à leur faim. Et Berthe faisait d'excellentes soupes. L'hiver, il faisait parfois très froid. Alors, avait raconté Félix, comme on devait économiser le bois de chauffage, on se mettait au lit de bonne heure et on se serrait un peu plus sous le duvet. Marcel ne s'était jamais ennuyé chez eux, même quand la conversation se prolongeait sur la peinture. Félix et Berthe avaient beaucoup voyagé pour leur époque et leur budget, car elle aimait visiter les musées pour voir les tableaux des grands maîtres. Elle en avait copié plusieurs afin

de comprendre les différentes techniques et d'essayer de les maîtriser. Si elle avouait une prédilection pour le travail de Sonia Delaunay, elle s'intéressait à toutes les époques, sans préjugé, avec une grande curiosité pour la diversité des styles.

Cette ouverture d'esprit qui la caractérisait avait frappé Gabrielle Latinier dès leur première rencontre. Fidèle à la vocation locale du journal, la rédactrice en chef avait décidé d'écrire un article à l'occasion de l'exposition au Petit Musée. Et quand elle apprit qu'en plus, Berthe fêtait ses quatre-vingts ans et allait devenir arrière-grand-mère...

– On se retrouve directement sur place, dit-elle au photographe tout en préparant son sac. Si nous sommes un peu en avance, tu pourras faire quelques portraits d'elle sans être dérangé par la foule.

– Je crois qu'elle ne tient pas particulièrement à avoir sa photo dans le journal. Elle préfère que l'on montre ses tableaux.

– On verra comment elle réagit. Je ne la connais pas très bien, mais si jamais, je lui proposerai de réaliser l'interview chez elle, au calme.

– Ce serait bien, car cela nous permettrait de faire la traditionnelle photo des quatre générations, avec le bébé sur les genoux de l'aïeule.

– Tout à fait le genre de chose à faire pleurer dans les chaumières. Alors tu as bien noté : samedi à seize heures trente au musée. Et tâche d'être à l'heure.

– Tu t'en vas ?

– Oui, j'ai un rendez-vous. Tiens, voilà notre pasteur prosateur. Vous allez pouvoir papoter ensemble.

– Ce sont les femmes qui papotent, déclara Jean Croisille, les hommes, eux, discutent, débattent.

– Discutaillent plutôt, rétorqua Gabrielle, ergotent même le plus souvent. Ratiocinent !

– Qu'est-ce qu'elle a dit là en dernier ? s'enquit le photographe d'un air interloqué.

– Allez salut, lança-t-elle en claquant la porte.

– Serait-elle de mauvaise humeur, demanda Jean sans relever la question linguistique à laquelle il n'aurait pas pu répondre sans consulter un dictionnaire.

– Non, ce n'est qu'un peu de fatigue cérébrale, plaisanta le photographe. De temps en temps, elle surchauffe.

– De plus en plus souvent, me semble-t-il. J'admets que la vie n'est pas tous les jours facile, mais nous subissons tous nos contrariétés. Crois-moi, quand je suis chargé d'annoncer un décès à une famille, ça ne m'amuse pas non plus. Et pourtant, je dois le faire. Et je t'assure qu'il n'y a pas de bonne manière d'annoncer une mauvaise nouvelle.

– Mais il y a quand même des fois où c'est plus facile, non ? Tiens, le père Cédelle par exemple, sa femme s'y attendait puisqu'il est mort à la maison.

– Mais ça n'enlève rien au choc que la personne ressent, car il y a tout de même une différence entre savoir que quelqu'un va mourir et le voir effectivement mort. Ce moment a été très pénible pour Madame Cédelle, d'autant plus qu'ils formaient un couple très uni.

Alors que le photographe recadrerait un cliché pour l'édition du lendemain, Jean Croisille se remémora sa visite de circonstances à Risalpe. Les Cédelle étant protestants, c'est à lui qu'incombait la tâche de préparer l'enterrement avec la veuve. La rencontre eut lieu le lendemain du décès. C'était un matin de printemps à la montagne, avec quelques restes de neige sale au revers. Le ciel était gris, la pluie tombait par intermittence et se transformait en flocons très mouillés au col. Les arbres commençaient à peine à bourgeonner, mais on voyait déjà des primevères et des scilles dans les prés. Jean aimait beaucoup ce mélange de jaune et de bleu sur fond grisâtre. Ces touffes d'une vigueur incroyable semblaient repousser la neige et s'écrier «place, place, c'est le printemps!». Il y en avait une plate-bande devant la maison des Cédelle. Il les avait admirées tout en inspirant une grande bouffée d'air humide avant de sonner. Une dame assez âgée avait ouvert la porte. Il s'était présenté. Elle l'avait prévenu qu'elle n'est pas pratiquante, son défunt mari non plus d'ailleurs. Jean lui avait répondu qu'il n'était pas là pour faire du prosélytisme, mais pour parler un moment avec elle. Elle l'avait invité à entrer. Ils s'étaient installés dans la cuisine où se trouvait déjà quelqu'un, Jeanne Henri, mon amie, avait dit Berthe. Vous voyez, je ne suis pas seule. Jean avait alors songé que la discussion à trois serait peut-être plus facile. Malgré son âge et son deuil, il la trouva très digne, distinguée même. Elle lui sembla

être l'image même de la grand-mère, celle des livres d'enfants, grande, mince avec ses cheveux gris noués en chignon sur la nuque, une sorte d'archétype de vieille dame.

Ces images lui revenaient avec d'autant plus de facilité qu'il avait entrevu Berthe Cédelle en sortant du kiosque où il avait malheureusement croisé Arlette Picoche alors qu'il venait simplement acheter un paquet de tabac pour sa pipe. Il avait aperçu Berthe échangeant quelques mots avec le chauffeur du bus. Elle lui avait adressé un signe de la main tout en se dirigeant d'un pas rapide vers le parc de l'école.

– Madame Cédelle ne prend pas le bus de dix heures trente-quatre ? s'enquit Jean Croisille d'un air étonné.

– Si, répondit Christophe Magnan. Mais comme je ne pars que dans dix minutes, elle a voulu en profiter pour demander un renseignement au jardinier qui enlève la mousse en haut des escaliers.

– Elle ne rate jamais une occasion ! s'exclama Jean Croisille sur un ton admiratif. Elle est absolument charmante !

– Je la trouve plutôt distante, répliqua Christophe Magnan. D'ailleurs, elle s'assied toujours dans les rangs du milieu pour ne pas avoir à me parler pendant le trajet. Elle doit m'en vouloir.

– Et pourquoi donc ? Auriez-vous quelque chose à vous reprocher ?

– Non, mais je sais que mon ex-femme lui rend souvent visite. Elles sont très amies. Alors Dieu sait ce que Jeanne a dû lui raconter sur mon compte.

– Laissez Dieu en dehors de ces histoires, voulez-vous. Et permettez-moi de vous dire que vous vous trompez. Madame Cédelle vous aime bien. Savez-vous ce qu'elle m'a dit une fois ?

– Non.

– Elle m'a expliqué que si ça n'a pas marché entre vous, c'est parce que vous êtes trop différents.

– Je vois le tableau. Comment peut-on vivre avec un cinglé qui ne pense qu'à faire le tour du monde ?

– Non, elle n'a pas utilisé ces mots. Et elle n'a pas parlé sur le ton méprisant que vous venez de prendre. Au contraire. Sur ce, bonne journée !